



HAL
open science

Vêtement, fabrique de technique et d'être [Débat]

Bertrand Poissonnier, Vincent Bernard, Philippe Guillonnet, Paul Bacoup

► **To cite this version:**

Bertrand Poissonnier, Vincent Bernard, Philippe Guillonnet, Paul Bacoup. Vêtement, fabrique de technique et d'être [Débat]. Archéopages: archéologie & société, 2023, 49, pp.80-87. 10.4000/archeopages.16336 . hal-04464976

HAL Id: hal-04464976

<https://inrap.hal.science/hal-04464976>

Submitted on 4 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Vêtement, fabrique de technique et d'être [Débat]

Propos recueillis par Catherine Chauveau

Clothing, the fabric of technique and being [Debate]

La ropa, tejido de la técnica y del ser [Debate]

Sophie Desrosiers, Édith Peytremann, Astrid Castres et Catherine Chauveau



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/archeopages/16336>

DOI : [10.4000/archeopages.16336](https://doi.org/10.4000/archeopages.16336)

ISSN : 2269-9872

Éditeur

INRAP - Institut national de recherches archéologiques préventives

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2023

Pagination : 80-87

ISSN : 1622-8545

Référence électronique

Sophie Desrosiers, Édith Peytremann, Astrid Castres et Catherine Chauveau, « Vêtement, fabrique de technique et d'être [Débat] », *Archéopages* [En ligne], 49 | 2023, mis en ligne le 12 janvier 2024, consulté le 10 avril 2024. URL : <http://journals.openedition.org/archeopages/16336> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archeopages.16336>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Vêtement, fabrique de technique et d'être

Rangé parmi les frivolités, le vêtement est peu considéré. Pourtant, il répond à nombre de nos besoins : nous protéger des aléas climatiques sans gêner nos actions et nous distinguer comme individu social (classe, genre, profession, origine). Pourtant, il relève de nombreux procédés techniques et systèmes de fabrication. Dans ses infinies déclinaisons, il donne à voir, à toucher, parfois à entendre, et toujours à créer.

Débat

Sophie Desrosiers

est maîtresse de conférences honoraire, associée au Centre de Recherches Historiques de l'EHESS, spécialiste des textiles de l'Antiquité à la Renaissance de l'Asie à l'Europe et des textiles andins. Elle a publié notamment : avec C. Breniquet, W. Nowik et A. Raš-Eicher : Les textiles découverts dans les tombes de l'âge du Bronze moyen à Chagar Bazar (Syrie), in Tunca Ö., Baghdo A. (dir.), *Chagar Bazar (Syrie) : les tombes ordinaires de l'âge du Bronze ancien et moyen des chantiers DFHI (1999-2011)*, Louvain (Belgique), Peeters (coll. Publications de la Mission archéologique de l'université de Liège), 2018, p. 11-48 ; Chinese silks in the Merovingian graves of Saint-Denis Basilica?, in Grömer K., Pritchard F. (dir.), *Aspects of the design, production and use of textiles and clothing from the Bronze Age to the early modern era, NESAT XII, the North European Symposium of Archaeological Textiles, 21st-24th May 2014, in Hallstatt, Austria*, Budapest, Archaeolingua (coll. Archaeolingua Series Maior, 33), 2015, p. 135-143 ; Le textile structurel, *Techniques & Culture*, 58, 2012, p. 82-103 ; Retour sur « Les techniques de tissage ont-elles un sens ? », *Techniques & Culture*, 54-55, 2010, p. 260-262 ; Textile terminologies and classifications : some methodological and chronological aspects, in Michel C., Nosch M.-L. (dir.), *Textile terminologies in the ancient Near East and Mediterranean from the third to the first millennium BC*, Oxford (Royaume-Uni), Oxbow Books (coll. Ancient textiles series, 8), 2010, p. 23-51.

Édith Peytremann

est ingénieure de recherche en archéologie à l'Inrap, membre du centre Michel de Bouïard-CRAHAM et chargée de cours à l'université de Nantes. Parmi ses publications : L'apport de l'archéologie de l'habitat rural à l'étude socio-économique du monde rural du VI^e-X^e siècle dans la moitié nord de la Gaule, in *I Franchi, Atti della LXIX settimana di studio, Spoleto, 21-27 aprile 2022*, Spolète (Italie), Fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2023, p. 349-384 ; avec Y. Henigfeld (dir.) : *Un monde en mouvement. La circulation des personnes, des biens et des idées à l'époque mérovingienne, Actes des XL^{es} journées internationales de l'Association française d'archéologie mérovingienne, Nantes, 3-5 octobre 2019*, Saint-Germain-en-Laye, Association française d'archéologie mérovingienne (coll. Mémoires de l'AFAM, 37), 2022 ; Rural life and work in Northern Gaul during the early Middle Ages, in Effros B., Moreira I. (dir.), *The Oxford handbook of the Merovingian world*, Oxford, Oxford University Press (coll. Oxford handbooks), 2020, p. 694-718 ; Village archaeology in France. A twenty-five year retrospective, in Fernández Fernández J., Fernández Mier M. (dir.), *The archaeology of medieval villages currently inhabited in Europe*, Oxford, Archaeopress (coll. Archaeopress Archaeology), 2019, p. 35-51.

Astrid Castres

est maîtresse de conférences à l'École PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES (ÉPHE-PSL), historienne du textile et du vêtement du Moyen Âge au XVII^e siècle. Elle est coordinatrice du projet *Recenser, étudier et faire connaître les broderies du Moyen Âge et de la Renaissance conservées en France, XIII^e-XVI^e siècle* (Ville de Paris/Émergence[s] 2023-2026) et membre du conseil d'administration de l'Association française pour l'étude du textile (Afet). Elle vient de publier avec Tiphaine Gaumy (dir.)-*La Fabrique de l'habit, Artisans, techniques et production du vêtement (XV^e-XVIII^e siècle)*, École nationale des chartes, coll. Études et rencontres de l'École des chartes, Paris, 2020. Sa thèse *La Main et l'Aiguille. La broderie et ses artisans à Paris au XVI^e siècle* paraîtra en 2024 aux Presses universitaires de Rennes.

Pour aller plus loin sur le sujet, on peut suivre les travaux du groupe de recherche en réseau sur les textiles organisés par l'action COST Euroweb qui réunit 4 équipes : technologies textiles ; identités vestimentaires : genre, âge et statut ; terminologies du textile et de l'habillement ; le tissu de la société (<https://euroweb.uw.edu.pl/>).



Sophie Desrosiers En tant que Lyonnaise, je me suis souvent demandé quel intérêt avaient les soieries si importantes pour cette ville. Ces tissus riches, précieux, et ces lourdes machineries complexes me laissaient indifférente. Mais quand j'ai été au Mexique et que j'ai vu sur un marché une femme tisser une ceinture avec presque rien, deux bouts de bois, faisant surgir figures et couleurs... ça a été le début de mes recherches sur le textile. Je cherchais un domaine dans lequel je puisse penser à la fois aux aspects matériels et idéels, avoir une démarche cognitive. Dans le domaine du textile, la technique est très prégnante : quand on essaie d'entrelacer, de croiser des fils, de projeter une forme et un motif, cela implique d'avoir de la logique, de l'arithmétique, de la géométrie. C'est pourquoi j'ai monté aussi un séminaire d'ethnomathématique¹.

Astrid Castres Il est vrai que l'étude des sources ne suffit absolument pas dans ce domaine. Il faut aussi passer par l'exigence de l'apprentissage technique afin d'arriver à bien comprendre les sources et à les analyser.

Édith Peytremann Je vois un parallèle avec les vestiges archéologiques, que l'on peut mal identifier ou mal interpréter si on ne connaît rien à la technique en cause. Au premier Moyen Âge, les productions artisanales sont majoritairement rassemblées dans les habitats ruraux. On y trouve fréquemment des pesons, des fusaioles et diverses structures en relation avec la confection des textiles. Il y a souvent une trace d'activité textile. Mais la repérer ne suffit pas. Nous cherchons comment les populations occupent et tirent parti d'un lieu et quelles activités elles y développent. Sont-elles liées les unes aux autres, de la production d'une matière première à celle d'un produit fini, sont-elles saisonnières, réservées à une catégorie de personnes, à usage domestique ou commercial... ? Il faut pour cela utiliser plusieurs types d'indices, de traces, faire appel à des études de diverses spécialités et disciplines et les corréliser. Et bien sûr, les interpréter passe par la compréhension de ce que ces techniques de confection impliquent. Comme nous avons très peu de textiles archéologiques, il est plus complexe de mettre en relation les matériaux nécessaires et le produit fini. Est-ce pour cela que l'archéologie s'intéresse assez peu à la confection de vêtements ? Pourtant, il apparaît logique que chercher à protéger et à individualiser son corps doive être une des premières préoccupations dans toutes les cultures.

SD Ce sont effectivement des questions peu abordées. À mon avis, les premiers textiles ont eu une énorme importance sur le plan des techniques en général, au-delà de celles de l'habillement et de l'ameublement, pour les techniques de transport par exemple. Je pense qu'il y a eu des filets de portage depuis très longtemps. L'utilisation de fibres diverses a été exploitée avec des procédés multiples pour de nombreux usages. Le feutre, par exemple, est un procédé très ancien : les premiers exemples datent de l'âge du Bronze. La question du tricot est par contre restée longtemps obscure. On connaissait

une pièce en laine, typiquement abbasside, étudiée par Georgette Cornu² et des tricots tubulaires, de la période fatimide, en coton, avec des décors bleu et blanc. Puis Dominique Cardon³ a trouvé sur le site d'Al-Zarqa, en Égypte (Maximianon, de son nom antique) un petit tube probablement réalisé au tricotin, proche des exemplaires fatimides, mais daté du 1^{er} siècle de notre ère⁴. Il est probable que le tricotin soit à l'origine de ce qui s'est développé ensuite. L'usage des aiguilles à tricoter est manifeste au Moyen Âge (le bonnet de Saint-Denis, qui date du 14^{ème} siècle, est un tricot très fin) ; on en connaît une représentation vers 1345 dans un tableau d'Ambrogio Lorenzetti⁵. Au 16^{ème} siècle, le métier de William Lee⁶ est un cadre à tricoter plat, mais se développent aussi des métiers à tricoter industriels circulaires, sur le principe du tricotin. On obtenait donc des pièces planes ou tubulaires, plus ou moins larges. Un des aspects fondamentaux dans le domaine du textile est que les étapes de la fabrication perdurent même si les machines changent. Bien sûr, elles peuvent être plus ou moins complexes selon la matière première. Mais pour une matière donnée, elles restent incontournables.

ÉP Nous faisons le même constat. De tous ces matériaux d'origine végétale ou animale qui peuvent être utilisés, quels sont ceux auxquels on pourrait ne pas penser ?

SD Une des matières végétales souvent oubliée est le liber des arbres, la couche qui est entre l'écorce et le bois, une matière fibreuse tissée depuis le Néolithique. L'exemple le plus ancien est le fragment de Çatalhöyük daté du milieu du VII^{ème} millénaire avant notre ère, qu'Antoinette Rast-Eicher et Lise Bender Jørgensen viennent d'analyser⁷. On peut aussi en faire un non-tissé végétal : à force de le battre au maillet sur une surface dure on l'aplatit tout en assurant la cohésion des fibres, puis on l'étire, on l'affine au rouleau. Un des exemples est le tapa d'Océanie. Pour les matières animales, on redécouvre la soie de mer, fil réalisé à partir des filaments avec lesquels de grands mollusques méditerranéens⁸ se fixent aux rochers ; cette technique qui n'est plus pratiquée qu'en Sardaigne risque d'ailleurs de disparaître⁹. Cette soie de mer aux reflets dorés est un matériau précieux de l'Antiquité au Moyen Âge. Elle a été dépassée par la soie du Bombyx du mûrier ou d'autres insectes séricigènes, que l'on peut filer ou transformer en non-tissé¹⁰. Les Miao, dans le sud-ouest de la Chine, installent les vers à soie sur des surfaces planes de façon à ce qu'ils produisent des feuilles dont ils font leurs vêtements¹¹. Sinon, on peut penser que tous les poils d'animaux ont été utilisés (de chiens et de chats, par exemple). Antoinette Rast-Eicher¹² a découvert des poils de castor, de lièvre... Dominique Cardon a écrit dans son livre sur la draperie médiévale¹³ qu'il y avait une soif de manière première, qu'il n'y avait pas assez de laine, et donc que les gens utilisaient même des fibres de mauvaise qualité. Pour revenir aux fibres végétales utilisées, en dehors du lin et du chanvre, on connaît l'ortie

1. Enseignement à l'EHESS avec Eric Vandendriessche et Marc Chemillier : Des « arts de penser » les mathématiques :

introduction et études de cas en ethnomathématique.

2. Spécialiste des tissus du monde arabo-musulman.

3. Sur ce sujet, voir « Chiffons dans le désert : textiles des dépotoirs de Maximianon et de Krokodilö », in H. Cuvigny (dir.), *La Route de Myos Hormos. L'Armée romaine dans le désert oriental d'Égypte*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 2003, p. 619-659.

4. *Tissus d'Égypte témoins du monde arabe VIII^{ème}-XV^{ème} siècles*. Collection Bouvier, Catalogue d'exposition, Musée d'art et d'histoire, Genève, 1993-1994, Thonon-les-Bains, Albaron, 1993.

5. Un des maîtres de l'école siennoise du Trecento (environ 1290 - 1348).

Quels que soient les outils et machines, et si modernes soient-ils, dans le domaine du textile, la chaîne opératoire perdure.

Sophie Desrosiers



6. Eclésiastique anglais (vers 1550-1614) connu pour avoir développé la bonneterie dans les Midlands grâce à l'invention d'une machine à tricoter avec automatisme, mentionnée dans l'Encyclopédie de Diderot.
7. « The use of local fibres for textiles at Neolithic Çatalhöyük », *Antiquity*, 35-383, 2021, p. 1-16.
8. *Pinna nobilis*

9. voir le site de Felicitas Maeder <https://muschelseide.ch/en/historical-aspects/>
10. Une biologiste et une styliste se sont associées en 2015 pour créer la start-up Sericyne. Elles font produire aux vers à soie des plaques plates ou de diverses formes.
11. Torimaru T., *One Needle, One Thread. Miao (Hmong) embroidery and fabric piecework from Guizhou, China*, University of Hawaiï, 2008.

12. Responsable du bureau d'analyse Archeo Tex, université de Berne (Suisse) : *Fibres. Microscopy of Archaeological Textiles and Furs*. Budapest, Archaeolingua, 2016, p. 141-146, 152-157.

13. *La Draperie au Moyen Âge. Essor d'une grande industrie européenne.*, Paris, CNRS éd., 1999

14. Voir article de F. Renel dans ce volume, p. 58.

et le genêt, mais elles sont très nombreuses à pouvoir donner des fibres. Si le principe de filage reste en gros le même, selon les matériaux il y a plus ou moins de travail de préparation préalable avant d'obtenir un fil utilisable.

ÉP Ce sont ces étapes de préparation des matières et leur outillage que l'on peut mettre en évidence en archéologie. Il faut enlever les saletés, tout ce qui provoquerait des nœuds, des espaces, des cassures, pour obtenir une masse régulière prête à filer. Il faut parfois aussi laver, dégraisser, assouplir... Certains végétaux comme le chanvre doivent être mis à pourrir dans l'eau ; on repère maintenant bien ces fosses de rouissage. Parmi les outils, on connaît les peignes à carder la laine¹⁴, mais moins les égrugeoirs pour extraire la fibre des tiges. Ces outils qui ne nous évoquent plus rien ont pourtant été utilisés jusqu'au XIX^e siècle. On réussit à les déterminer grâce aux collections d'arts et traditions populaires. On se tourne aussi vers nos collègues carpologues. L'apport de leurs études est important surtout pour les périodes précédant les gros ateliers de teinture dans les villes médiévales. De nombreuses plantes ont des propriétés tinctoriales et les trouver dans le spectre amène à se poser des questions au-delà de celles du paysage autour des habitats. Si elles apparaissent proportionnellement plus importantes, en lien avec des structures et du mobilier, on peut affiner les hypothèses sur les étapes d'une activité textile dans l'habitat. Un autre indice déterminant est la présence de mordants pour fixer les teintures. Par exemple, la présence de céramiques contenant de l'oxyde de fer peut alerter : il a pu servir à teindre et à fixer. Ces indices s'utilisent avec précaution, car les plantes (et d'autres matières) sont polyvalentes. Le lin et le chanvre, par exemple, servent aussi à faire de l'huile, mais, en général, quand ils sont présents en quantités importantes sur les sites, ils sont cultivés pour une activité textile. Notre raisonnement part donc principalement de la matière première. L'objet textile est rare puisqu'il se dégrade vite sans des conditions de conservation particulières.

AC Des collections de textiles existent aussi dans les musées et dans les trésors d'église. Mais il n'y a sans doute pas assez de spécialistes pour les étudier ?

SD Les enveloppes de reliques sont effectivement une source très importante pour reconstituer l'histoire des textiles et très intéressante à comparer avec les textiles issus d'opérations archéologiques. Étudier ces tissus fragiles nécessite de faire attention au moindre détail ; reflets, différence de grosseur des fils, moyens de les relier, différence entre face interne et face externe... Tout cela nous renseigne sur le sens du tissage et sa qualité.

ÉP Ces tissus de trésors d'églises, d'enveloppes de reliques ne sont-elles pas uniquement des étoffes précieuses ? Cela introduit-il un biais social ?

SD Beaucoup moins qu'on ne le pense. Le problème est qu'ils ont été étudiés à l'origine uniquement par des historiens de l'art qui se sont focalisés sur

Dans les sociétés préindustrielles, les vêtements étaient réparés, adaptés, remis au goût du jour pour les faire durer le plus longtemps possible.

Astrid Castres



15. Découverte dans la tombe de cet évêque (1170-1247), dans l'abbaye cistercienne de Santa María de Huerta, à Soria, en Espagne.

16. Voir article de C. Breniquet *et al.* dans ce volume, p. 28.

les tissus prestigieux, chamarrés. Le trésor de la cathédrale de Sens, par exemple, a des quantités de textiles unis, mais personne ne les regarde, ne sachant pas comment les prendre ou pensant qu'on ne peut rien en tirer. Pourtant, ce type de textile apporte tant d'informations : où il a été fait, son degré de sophistication, s'il a été importé ou non et quelle était sa valeur marchande. Les enveloppes de reliques que j'ai pu observer ne sont pas toutes en soie et pas toutes importées ; beaucoup sont en lin. Pour la chemise de Saint-Louis, l'objectif était de déterminer si son attribution et sa datation étaient plausibles. Je me suis appuyée sur les rares pièces de comparaison, comme la tunique de Rodrigo Ximénez de Rada¹⁵. Le cilice de Saint-Louis est fait d'une chaîne en chanvre et d'une trame en crin de cheval, un tissu raide et inconfortable à porter sous la chemise. Sur ses bords et son encolure, il y a un petit ruban en toile cousu à cheval. Impossible de dire si ce genre de finition était courant à cette époque ou bien s'il est spécifique afin que ce tissu ne blesse pas la peau à ces endroits. La chemise de sa sœur Isabelle de France est faite d'une simple toile de lin et n'a pas de manches. Elle était complètement usée, et réparée, là où elle s'asseyait, et doublée d'un matelassage maintenu avec des coutures verticales tous les quelques centimètres afin de tenir chaud. Sa particularité est une forte dysmétrie à hauteur des épaules. Il est certain que la sœur du roi avait un corps difforme et que ce vêtement s'y adaptait. Le trait commun de ces chemises royales est la toile de lin et le col en V, ce qui semble être le cas pour beaucoup de ces vêtements de dessous au XIII^e siècle. Indépendamment des goûts, des modes et des conventions, ce qui reste un critère de coût est la finesse, la qualité plastique de la fibre qui permet un tissage raffiné, sophistiqué.

ÉP Et quelle est l'importance de la forme, de la coupe, de l'assemblage ?

SD Pendant toute la période romaine, on ne vendait pas du tissu à couper, mais des vêtements tissés en forme, d'une seule pièce, comme la tunique dont même l'échancrure est faite sur le métier ; la couture des bords est une étape de finition. Sur les tuniques des Martres-de-Veyre, par exemple, il y a plusieurs coutures¹⁶. Mais on peut s'en passer : beaucoup d'accessoires – fibules, ceintures – servent à maintenir les pièces de tissu sur soi, à les mettre en forme sur le corps. Ce sont aussi des signes de distinction sociale. Cela perdure au premier Moyen Âge.

ÉP Parallèlement, on a la tradition de l'âge du Fer de vêtements avec des manches et des pantalons faits de pièces cousues ensemble, type de vêtement que l'on retrouve aux IV^e et V^e siècles dans les tourbières danoises.

SD Il me semble qu'il y a deux raisons aux vêtements tissés en forme : l'une est la volonté de ne rien perdre, d'utiliser la matière première au mieux ; l'autre est une réticence, un tabou, à couper ce qui a été tissé. On retrouve ce tabou dans l'importance de traditions liées au fil ou au tissage



Cerner l'activité textile, c'est se poser la question des matières premières, des ressources nécessaires, des circuits économiques, pour aller plus loin dans l'interprétation des sites.

Édith Peytremann

17. 1^{ère} édition la Découverte en 1994 ; réédition en 2003 Errance & Picard.

18. *Libro de Geometría. Pratica y Traça*, Madrid, Guillermo Drouy impr., 1580.

19. C. Debaine-Francfort, A. Idriss (dir.), *Keriya, mémoires d'un fleuve*, Paris, Findakly, 2001.

dans diverses cultures, à diverses époques. Les métaphores textiles sont partout (le fil d'une histoire, filer du mauvais coton...) et dans le nombre d'expressions modernes, comme celles du « tissu social », du « tissu urbain ». Le tissage est une métaphore de l'union. Dans les rituels de mariage, on retrouve cette symbolique de nouer, entrecroiser des fils ou des rubans, parfois d'enrouler le couple dans un tissu. Dans leur livre *Le Métier de Zeus : mythe du tissage et du tissu dans le monde gréco-romain*, un essai d'anthropologie gréco-romaine, John Scheid et Jesper Svenbro¹⁷ s'appuient sur la métaphore du tissage pour développer l'organisation du politique, du mariage, de la parole...

AC À l'époque moderne, où l'on produit de grandes pièces qui vont être coupées et assemblées, et donc des chutes, la préoccupation économique se déduit à la lecture des premiers livres de patrons imprimés, comme celui de Juan de Alcega¹⁸. Les planches de coupe témoignent d'une bonne maîtrise de la géométrie et permettent de générer des chutes utilisables. J'ai étudié dans les collections du musée des Arts décoratifs de Paris des vêtements du XVIII^e siècle : leur doublure (ce qui ne se voit pas) est un assemblage de chutes.

SD Au Xinjiang, les pièces de vêtement avaient des formes très particulières et j'ai pu faire l'hypothèse que ces formes permettaient de ne rien perdre des tissus¹⁹. Dans les Andes, depuis le II^e millénaire avant notre ère, on tisse à quatre lisières et on prévoit la forme et la dimension de l'objet selon l'usage prévu (carré, rectangle, en sablier...). La croyance est que si l'on coupe le tissu, il meurt.

ED Les Andins n'utilisent donc pas un métier avec un cadre prédéterminé. Trouver les traces d'ourdissage est compliqué pour nous, archéologues. Certains ensembles de trous de poteau ont été interprétés comme l'emplacement des piquets servant à ourdir, mais ces hypothèses restent fragiles. Et on ne peut miser sur un procédé unique!

SD Exactement ! Les exemples en ethnologie sont très divers et illustrent cette créativité de procédés et d'usages liés au tissage. En Afrique de l'Ouest, le métier à tisser est pliable et tient sous le bras ; c'est une espèce de trépied actionné par des pédales, où sont fixées des poulies reliées aux deux lices ainsi qu'un petit peigne-guide en bambou. Les tisserands réalisent à une vitesse phénoménale des bandes de 8 à 15 centimètres de large. Assemblées entre elles, elles servent à faire des vêtements notamment. Roulées sur elles-mêmes, elles sont des monnaies d'échange, des dons lors de rituels. En Bolivie, ils installent deux barres sur quatre pieux et se lancent des bobines de fil pour ourdir entre les deux barres. La distance entre elles sera la longueur de la chaîne et le nombre de fils est déterminé selon la largeur voulue. Chaque tissu est unique. Ce système à quatre lisières leur a permis de créer des tissus avec des chaînes discontinues, par exemple. Le constat est qu'ils ont fait tout ce qui semble possible en textile, avec des niveaux



de complexité exceptionnels. On peut dire qu'ils ont eu une vraie jouissance à élaborer tous ces procédés. Ils croisent et lient les fils et obtiennent une chaîne alors que chez nous, si les fils sont liés c'est qu'il s'agit de la trame. Dans les Andes sont conservés des milliers de textiles archéologiques, dont certains inachevés, ce qui aide à comprendre comment ils avaient été faits. Par exemple, on a retrouvé des fils de trame tissés avec des fils de chaîne assez gros et espacés. Il semblerait que ces fils de trame, liés entre eux, pouvaient être tournés de 90° pour devenir les fils d'une chaîne discontinue. En quelque sorte, il s'agissait d'un tissage en deux étapes : la trame du premier tissage devenant la chaîne du second. Une telle liberté de création, à partir de deux bouts de bois, est étonnante !

AC Dans l'Europe moderne, coexistent des grands métiers pour tisser à grande largeur et de nombreux tout petits métiers qui relèvent de pratiques domestiques, pour faire des rubans, des passements, des étoffes décoratives. J'avoue avoir du mal à restreindre cette activité à quelque chose qui servirait uniquement à « l'éducation des femmes » comme on le fait trop souvent, voire à leurs loisirs. C'est bien sûr manifeste dans les traités qui recommandent d'éviter l'oisiveté des jeunes filles et des femmes grâce à ces activités et dans l'iconographie de scènes de vie aristocratique. Mais la présence de ces petits métiers dans les inventaires après décès de personnes de classes sociales bien moins favorisées indique qu'il s'agissait alors d'une activité de femmes qui générait des revenus complémentaires pour la famille.

ÉP Pour le haut Moyen Âge, selon les historiens, le tissage est une activité féminine, pas un métier, mais une production, au sein de ce qui est encore souvent qualifié de gynécée, donc un lieu domestique²⁰. Pour les périodes ultérieures, est-il possible de voir si et quand les métiers liés à la fabrication du vêtement passent d'un genre à l'autre, d'un mode de productivité à un autre ?

AC Tout dépend de la chronologie, du contexte rural ou urbain et du type de métier considérés, à partir du moment où se structure la réglementation des métiers au cours du Moyen Âge. En ce qui concerne le métier de brodeur à Paris, les premiers règlements datent de la fin du XIII^e siècle : on y liste 80 femmes et 14 hommes. Peu à peu, le nombre d'hommes augmente et ils sont cités en début de liste tandis que les femmes sont souvent citées

comme étant la femme, fille ou sœur de...

Dans les articles du règlement, le masculin est systématiquement décliné en féminin. Mais à la fin du XV^e siècle, le féminin disparaît du texte : on ne parle plus de broderesse mais uniquement de brodeur, plus d'apprentisse mais seulement d'apprentis. Au XVI^e siècle, cette réglementation prévoit encore que les femmes puissent accéder à la maîtrise²¹, mais dans les registres de réception à la maîtrise, dans les faits donc, à Paris aucune femme n'y accède. Quelques-unes y arrivent dans des zones « marginales » comme les faubourgs, à Saint-Germain-des-Prés²² par exemple. Le métier de brodeur était au XVI^e siècle un métier d'hommes et pourtant, dans notre imaginaire, c'est un métier féminin. Il est vrai que des femmes ont continué à travailler dans l'atelier, certaines dans l'illégalité. Et ce sont alors essentiellement les archives judiciaires qui révèlent leur présence.

SD À Lyon au XVIII^e siècle, les tireuses de lacs²³ étaient des femmes. Elles avaient rapidement des problèmes de santé et des déformations corporelles tant c'était lourd. Les tisserands râlaient parce qu'elles allaient trop lentement ! La mécanique Jacquard a été alors inventée, non pas comme on le dit souvent pour créer des tissus fabuleux, mais pour remplacer les tireuses de lacs et créer des tissus avec de petits dessins (104 crochets ne permettent pas de faire de grands dessins) et de qualité moindre.

AC La vision pittoresque de professions comme celle de la broderie se délite lorsqu'on regarde de plus près divers types d'archives. Au début de l'époque moderne, la confection de vêtements de grand luxe est aux mains d'entrepreneurs qui recrutent une main-d'œuvre nombreuse, achètent des matériaux chers et doivent avoir une trésorerie importante. J'ai en tête un exemple de vêtements réalisés à la demande de François I^{er} pour une rencontre diplomatique avec Henry VIII : pour les broder, il a fallu 1 034 brodeurs ! Mais il y avait également des tailleurs en grand nombre et d'autres artisans. À l'époque, ces vêtements étaient très sophistiqués et tous travaillaient conjointement, dans l'urgence. Parmi ces fournisseurs de la cour, on connaît une femme, la brodeuse Charlotte Brunet, pensionnée par le roi François I^{er}.

ÉP Pour ces périodes modernes, l'activité textile féminine serait aussi bien source d'asservissement que de libération ?

AC Il y a eu effectivement des corporations féminines fortes, exceptionnelles, comme celles

20. Goetz H.-W. (dir.), *Weibliche Lebensgestaltung im frühen Mittelalter*, Cologne (Allemagne) Vienne (Autriche), Böhlau, 1991.

21. Suivant le processus classique : apprentissage, chef-d'œuvre, maîtrise...

22. Faubourg de Paris à cette époque.

23. Cordes permettant d'actionner les fils de chaîne pour créer les motifs.

des lingères²⁴, à Paris et ailleurs. Les travaux de Daryl M. Hafter²⁵ sur les lingères à Rouen ont montré leur combativité. Elles n'hésitent pas à faire des procès aux merciers²⁶, par exemple. Gravitent autour plusieurs petits métiers féminins : faiseuse de dentelle, faiseuse de points coupés... Ces ouvrières proviennent en partie de structures qui recueillent des orphelines. Dans les textes, il est dit que c'est afin de leur donner un moyen de gagner leur vie. Elles travaillent à domicile, dans des ateliers et pour des marchands. Plus tard, à la fin du xvii^e siècle, apparaît la corporation des couturières à Paris, étudiée par Clare Crowston²⁷. Le genre des métiers est mouvant, mais avec une constante : dès que le métier permet de gagner plus d'argent et d'être socialement valorisé, bien souvent il devient masculin.

ÉP Si ces métiers se font et se défont au gré de phénomènes de mode, en est-il de même pour l'outillage ?

AC Je n'ai pas travaillé cette question, très intéressante. La fraise, en effet, nécessite un outillage particulier : les fers à godronner. Il faut aussi un outillage spécifique pour ces ornements très à la mode au xvi^e siècle qu'on appelle les taillades, les découpures, les crevées... ces fentes qui permettent de faire bouffer la chemise ou une étoffe intermédiaire et de créer un contraste de couleur et de relief. Les artisans spécialisés dans ces techniques, les gaufreurs, découpeurs, égratigneurs, utilisent divers types de fers très spécifiquement adaptés. Cette corporation obtient ses statuts à la fin du xvi^e siècle, puis disparaît sans doute de n'avoir pu résister à l'opposition de groupes de métiers plus puissants comme les brodeurs et les tailleurs, qui veulent récupérer ces commandes. Janet Arnold²⁸ a publié quelques fers conservés au Victoria and Albert Museum qui correspondraient à ceux employés pour réaliser ce type de décors, notamment des emporte-pièces. Dans les inventaires après décès, on trouve mentionnés des fers, fers à gaufrer, ciseaux, rasoirs, mais dans ces documents, il est difficile d'identifier avec certitude l'outil et son usage. Les autres sources, iconographiques, comptables, etc., renseignent sur le commerce, mais peu ou pas sur l'organisation du travail. J'imagine qu'en archéologie, vous arrivez à mieux voir comment cela s'organise, spatialement au moins.

ÉP Les problèmes sont autres ! Ces activités ne laissent pas forcément de traces au sol. Par contre, les énergies qu'elles utilisent (eau, feu) peuvent en laisser. On peut avoir des traces d'arrachements de matériel et d'aménagements, surtout dans des contextes modernes.

SD Qu'en est-il de l'archéologie expérimentale ou autres expérimentations de techniques anciennes ?
AC Pour comprendre les techniques employées entre le xvi^e et le xix^e siècle, le travail des ateliers de la Comédie française est précieux. Ils chinent de vieux outils, essaient de reproduire des gestes. C'est l'un des rares endroits où l'on peut pratiquer et apprendre des métiers liés aux vêtements qui

n'existent plus. Et en ce qui concerne l'archéologie expérimentale, il y a des essais dans les pays anglo-saxons où costumiers et historiens du costume dialoguent depuis longtemps. On peut citer en particulier une recherche menée par Sarah A. Bendall²⁹ sur le vertugadin, ce dessous structurant qui permettait d'obtenir cette silhouette de mode très caractéristique du xvi^e siècle. Janet Arnold a publié les grands volumes *Patterns of fashion* (relevés de costumes et de pièces vestimentaires) dont on se sert tous, qui aident à comprendre le vêtement en passant par sa reconstitution.

ÉP Les expérimentations archéologiques fiables en filage, tissage, teinture ne manquent pas. Ce n'est pas le cas pour les vêtements. Ceux qui s'y essaient n'ont pas forcément la rigueur scientifique et la culture historique indispensables. Ce que nous devons garder à l'esprit et que vous confirmez est qu'au-delà de la production du neuf par des artisans spécialisés, réservée aux plus hautes élites, s'habiller passe par une production domestique limitée et sommaire et surtout par une économie de la récupération.

AC La friperie, à Paris, est encadrée dès la fin du xiii^e siècle. Les textes de réglementation du métier, très stricts pour s'assurer de la bonne renommée de ces artisans, permettent de voir quels étaient les risques et les pratiques à contrôler : le vol et le recel. On constate aussi que les fripiers sont très nombreux, car l'achat du vêtement d'occasion est effectivement le moyen courant de se procurer des vêtements. C'est une réalité urbaine, mais elle devait exister à la campagne. Comme tant d'autres biens ou matériaux jusqu'au début du xx^e siècle, le vêtement ne se jette pas. Il s'intègre dans une économie du recyclage et se porte usé jusqu'à la corde. Il faut se départir de l'idée d'une clientèle de marchandises au rabais, uniforme et plutôt modeste. En fait, elle est diversifiée et couvre un large spectre social. Les fripiers vendent, louent aussi, et sont parfois spécialisés. Dans les inventaires après décès de fripiers parisiens au xvi^e siècle, il est aussi fait mention de vêtements qui sont désassemblés pour les réemployer différemment, pour les reteindre puis les faire entrer dans un nouveau cycle d'usage ; un commerce de morceaux, pour rapiécer, rembourrer... ou être réemployés comme matière première.

SD Et ce cycle de remploi peut donner lieu à tant d'inventivité, de créativité ! Dans les Andes, le moindre bout de tissu est réutilisé, par exemple dans les couvertures. Elles sont hallucinantes, une vraie composition de toute l'histoire des textiles d'une famille.

24. Elles fabriquent le linge de corps et le linge d'hôtellerie à partir de toiles de lin.

25. Stratégies pour un emploi : travail féminin et corporations à Rouen et à Lyon, 1650-1791, *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 2007, t. 54-1, p. 98-115.

26. Car certains de ces marchands vendent des accessoires et des pièces d'habillement.

27. *Fabricating Women. The seamstress of Old Regime France, 1675-1791*, Durham, Duke University Press, 2001.

28. Costumière et historienne du vêtement britannique (1932-1998).

29. Historienne australienne de la culture vestimentaire (Institut des sciences humaines et sociales, Australian Catholic University) ; a publié en 2021 *Shaping Femininity*, chez Bloomsbury Publishing.